

Président du Conseil d'administration
Jean-Philippe Billarant

Directeur général
Laurent Bayle

Cité de la musique

DOMAINE PRIVÉ ALAIN BASHUNG

Du jeudi 23 au jeudi 30 juin 2005

Vous avez la possibilité de consulter
les notes de programme en ligne,
2 jours avant chaque concert :
www.cite-musique.fr

- 7 JEUDI 23 JUIN - 20H**
Alain Bashung et ses invités
Khaled Arman, Dominique A, Christophe, Chloé Mons,
Link Wray
- 9 VENDREDI 24 JUIN - 20H**
Artaud, Marcel Kanche, Arman Méliès, François Breut
- 11 SAMEDI 25 JUIN - 20H**
Mark Eitzel, Cat Power, The Pretty Things et Arthur Brown
- 13 DIMANCHE 26 JUIN - 15H**
Le Cimetière des voitures de **Fernando Arrabal**
Ma sœur chinoise d'**Alain Mazars**
- 15 MARDI 28 JUIN - 20H**
M. Ward, Arto Lindsay
- 18 MERCREDI 29 JUIN - 20H**
Chloé Mons, Githead
Le Cimetière des voitures de **Fernando Arrabal**
- 20 JEUDI 30 JUIN - 20H**
Alain Bashung et ses invités
Bonnie Prince Billy et Matt Sweeney
Arto Lindsay, Sonny Landreth, Titi Robin, Rodolphe Burger

En partenariat avec Philips

Le fugitif

Imaginons un instant qu'un jeune musicien français inconnu au bataillon se pointe en 2002 dans les locaux d'une grande maison de disques, avec pour toute carte de visite les bandes d'un projet intitulé *L'Imprudence*. Soit un objet sonore non identifié, un monstre hybride comme la chanson d'ici n'en engendre guère qu'une fois par décennie, une anomalie poétique digne de figurer aux côtés de *La Mort d'Orion* (Gérard Manset) ou de *Ludwig-L'Imaginaire-Le Bateau Ivre* (Léo Ferré). On entend déjà les commentaires des professionnels : « *Cher monsieur, vous avez indéniablement du talent, mais des chansons comme les vôtres n'ont aucune chance de s'imposer sur le marché et sur les ondes. Revoyez votre copie, présentez-nous un travail un poil moins hermétique, quelque chose qui facilite la tâche de nos chefs de produit, et nous réétudierons alors votre cas.* »

Revenons maintenant à la réalité, nettement plus heureuse : car chacun sait que *L'Imprudence* a bel et bien existé, et qu'il a en outre connu un fort beau destin. Mais cet album à haut risque n'est pas sorti de l'imagination bouillonnante d'un débutant un peu tête brûlée. Il a été l'œuvre d'un homme à la cinquantaine bien sonnée, d'un chanteur connu et reconnu qui, non content de s'être lancé dans une entreprise totalement déraisonnable, est aussi parvenu à en faire l'un des plus fameux succès critiques et commerciaux de ces dix dernières années. Telle est la singularité d'Alain Bashung, qui aura révélé au passage au moins deux de ses plus grandes qualités. D'une part son peu de goût pour la routine, son besoin vital de lever le camp, d'échapper album après album à la geôle d'un style : une soif de changement jamais étanchée, même après quatre décennies de présence dans le milieu de la musique. D'autre part, son désir d'ouvrir les frontières souvent trop bien gardées de la chanson, de faire entrer le doute et l'insécurité dans un territoire musical où le confort de l'auditeur est rarement remis en cause.

Bashung n'est pas seulement un cas à part dans l'histoire de la chanson française. Il est aussi de ceux qui, à la suite ou aux côtés de quelques irréguliers notoires (Manset et Ferré, donc, mais aussi Serge Gainsbourg, Jacques Brel ou Christophe), ont contribué à en infléchir le cours, à en perturber la trajectoire linéaire. Car les hommes n'ont pas mille façons de s'inscrire dans l'histoire : certains la répètent, d'autres la prolongent. Et puis il y a ceux qui, plus inspirés et généreux que la moyenne, lui font don d'un nouveau chapitre. Bashung est de ceux-là. Il

laissera une empreinte d'autant plus marquante qu'il a pris soin de la façonner lentement, de la transformer au fil du temps.

Le Français s'est d'abord fondu dans l'ambiance musicale de son époque : de 1964, date officielle de son entrée en musique (avec le groupe Les Dunces), jusqu'à 1977, qui le voit enregistrer son premier album (l'inoffensif *Roman-Photo*), Bashung n'est qu'un soutier anonyme, un de ces grouillots de base qui, dans l'ombre, font tourner l'industrie du disque à coups de 45t plus ou moins confidentiels, de contrats précaires, de concerts glauques et de piges pour des figures plus exposées – voir, au début des années 70, son boulot d'auteur et de producteur aux côtés de Dick Rivers.

De cet arrière-plan indistinct, dans lequel tant de figurants se perdent sans troubler la marche de l'actualité musicale, Bashung se détachera peu à peu. D'abord en décrochant à l'aube des années 80 deux tubes totalement improbables – *Gaby oh Gaby* et *Vertige de l'amour*, co-écrits avec le parolier Boris Bergman. Deux chansons sans queue ni tête, qui viennent bousculer le tranquille ronron de la variété à papa et imposent la personnalité d'un chanteur un poil *borderline*, en équilibre instable entre influences anglo-saxonnes (du rockabilly à la new-wave naissante, de la country au pub-rock) et références bien de chez nous (les paroles, qui accommodent l'Almanach Vermot à la sauce surréaliste). Ensuite en refusant ouvertement de capitaliser sur ce succès et d'adopter les combines d'épicier en vigueur chez les sociétaires du show-biz à la française. De concerts chaotiques, où il fait volontairement l'impasse sur les chansons qui l'ont révélé, en albums déstabilisants (*Play Blessures*, entre austérité sonore et absurdité poétique), Bashung prend ainsi à contre-pied tous ceux qui lui avaient déjà taillé un costume de chanteur populaire, tendance gendre idéal.

Des années plus tard, l'intéressé dira : « *Peut-être que j'ai plusieurs centres en moi et que je l'assume mieux que d'autres...* » À ce moment-là, ses incessants zigzags, ses sautes d'inspiration et ses changements de registre semblent plutôt être le fait d'un homme qui se cherche, et ne se trouve que par intermittences. Des disques mineurs et mal fagotés – *Figure imposée* (1983), *Passé le Rio Grande* (1986) – côtoient ainsi des albums d'une grande tenue – tels le *Live Tour 1985* ou le radical *Novice* (1989), qui résonne comme un dernier hommage à la tension froide des années 80. Pour cerner ce drôle d'animal, la presse use alors souvent d'un raccourci commode : de lui, elle dit qu'il est un « *Johnny Halliday new-wave* ». L'image n'est pas franchement satisfaisante, et Bashung va du reste très vite démontrer qu'il a d'autres ambitions en tête.

Après l'enregistrement à Memphis d'*Osez Joséphine* (1991), exercice de style réussi qui lui permet notamment de régler une bonne fois pour toutes sa dette envers ses modèles anglo-saxons (Buddy Holly, Bob Dylan, Moody Blues...), Bashung entre dans sa période classique – qui, ce n'est pas un paradoxe chez lui, sera aussi sa plus aventureuse. À partir de là, il ne cessera de remettre en question deux grands modèles qui, dans ce pays, jouissent d'un singulier prestige. Le modèle de la sacro-sainte « chanson à texte » d'abord, dont le seul intitulé dit bien quel genre de hiérarchie elle instaure (les mots sont rois, la musique n'est que leur humble servante), et le modèle de l'auteur-compositeur-interprète ensuite, forcément souverain et livré à lui-même, maître absolu de son art et de sa carrière.

Certes, Bashung, dans le paysage musical français, occupe alors une position plus isolée que jamais. Mais c'est un solitaire d'un genre particulier, qui va désormais se frotter en permanence aux autres, pour exciter ses terminaisons nerveuses et se bousculer en profondeur, sans répit ni ménagement – « *Qu'on me disloque / Qu'on me dispatche / Qu'on m'évapore* », demandera-t-il quelques années plus tard dans sa chanson *Noir de monde*. Dès *Chatterton* (1994), Bashung invite ainsi toute une théorie de musiciens à venir malaxer, pétrir la pâte sonore de ses chansons – notamment les guitaristes Marc Ribot et Link Wray et le tisseur d'ambiances Michael Brook. Dans *Fantaisie militaire* (1998), le générique est encore plus riche et diversifié, pour un résultat des plus envoûtants : cette fois-ci, ce sont les artisans pop des Valentins, le guitariste Adrian Utley (Portishead), le tresseur de cordes Joseph Racaille, le brouilleur de sons et de mots Rodolphe Burger ou encore l'écrivain Olivier Cadiot qui viennent à leur tour cogner, suer et bricoler sur ce singulier « chanteur-établi ». Avec *L'Imprudence*, ce désir de s'abandonner aux autres prend de plus amples proportions. Dans ce vaste chantier poétique, où se croisent fauteurs de troubles (le guitariste Arto Lindsay, les arrangeurs dérangeants du collectif Gekko...) et instrumentistes pointillistes (le pianiste Steve Nieve, le batteur Martyn Barker, l'ex-membre de Talk Talk Simon Edwards...), Bashung altère encore un peu plus son ego pour, au final, mieux le décanter et y revenir.

Ce besoin de passer à travers le crible sensible des autres devient ainsi chez lui un principe de travail de plus en plus systématique et de mieux en mieux élaboré. Auparavant, il s'agissait surtout d'échanger et de tordre des mots avec des compagnons de jeu attirés, comme Boris Bergman (de *Roman-Photo* jusqu'à *Novice*), Serge Gainsbourg (*Play*

Blessures) ou Jean Fauque (d'*Osez Joséphine* jusqu'à aujourd'hui). Ces dix dernières années, le Français a étendu cette approche à tous les secteurs d'activité de sa petite entreprise (écriture, composition, arrangements, montage). « *Exister tout seul ne m'intéresse pas. J'ai bien plus de mal à m'écouter qu'à écouter quelqu'un d'autre. Quand je bosse avec un musicien ou un parolier, je le fais vivre et c'est cet échange que je trouve beau – et parfois dur.* »

La musique n'est jamais aussi belle que lorsqu'elle devient le théâtre d'une transmutation, d'une transformation – une sorte d'hommage à la nature éternellement changeante du vivant. Bashung l'alchimiste l'a bien compris ; et c'est ainsi qu'il a su imposer l'image changeante d'un chanteur qui, à chaque album, prend le risque de se perdre pour, in extremis, mieux se récupérer, à la fois entier et différent. « *Chaque fois que je bidouille, que je coupe ou que je chamboule tout d'un album à l'autre, quitte à me brouiller avec mon entourage, je me mets en danger et je sauve ma peau en même temps. Si j'avais pris tel quel tout ce qu'on m'a proposé, j'aurais eu la carrière d'une petite chanteuse de 45t... Avec une tentative de suicide au bout de trois mois.* »

Aujourd'hui, sa silhouette fugitive sans cesse recomposée est plus que jamais raccord avec sa musique. Celle d'un homme qui, de projet en projet, d'aventure en aventure, réalise à chaque fois de manière différente l'un de ses plus vieux rêves : trouver une expression musicale et poétique « *à la fois juste et vague* ».

Richard Robert

entracte

Jeu di 23 juin - 20h

Salle des concerts

Alain Bashung et ses invités

Alain Bashung

Yan Péchin, guitare

Jean-François Assy, violoncelle

Arnaud Dieterlen, batterie

Brad Scott, basse

Invités

Khaled Arman, *debruba*

Chloé Mons, chant

Christophe, chant

Dominique A, chant

Link Wray, guitare

Durée totale du concert (entracte compris) : 4h10

Cela peut paraître étrange, mais Alain Bashung et Christophe n'ont jamais travaillé ensemble. Les deux hommes se sont connus et côtoyés à la fin des années 60 ; mais, si l'on veut bien excepter la somptueuse reprise des *Mots bleus* que Bashung enregistra en 1992, leurs trajectoires artistiques respectives ne se sont jamais croisées. Pourtant, les points de rencontre ne manquent pas : on trouve chez l'un et l'autre la même passion pour le blues ou le rock'n'roll des origines, le même souci de passer la musique à travers un prisme très personnel, le même désir impérieux d'avancer à chaque album vers de nouvelles régions sonores. « *Nous sommes deux marginaux, déclarait Christophe en 2002, nous nous promenons chacun sur notre propre chemin depuis longtemps, mais on n'a pas forcément besoin de se rencontrer. On est des sauvages, des excessifs. On est dans l'extrême.* » Quand deux musiciens extrêmes se rejoignent, on peut parier qu'ils vont ouvrir au maximum l'éventail des possibles.

La présence de Dominique A aux côtés de ces deux « *beaux bizarres* » n'a rien de réellement surprenant – et pas seulement parce qu'il signa en 1994 une reprise bien sentie du *Chiqué chiqué* de Christophe. Parmi les nouveaux noms apparus au début des années 90, il est sans doute celui qui, déployant une écriture musicale et un registre poétique de plus en plus amples, s'est le mieux détaché du tronc commun de la chanson française. Personnage en quête de hauteur et de grandes largeurs, Dominique A a définitivement rompu les amarres avec son dernier album, *Tout sera comme avant*, dont les audacieuses figures libres lui ont été inspirées à la fois par les envolées lyriques de Léo Ferré et par... *L'imprudence*, d'un certain Bashung. Qui, mieux que l'Américain Link Wray, pouvait épauler ces trois francs-tireurs ? À 73 ans, cet authentique pionnier de la guitare rock, inventeur d'un jeu brutal et saturé qui a marqué au fer rouge plusieurs générations d'instrumentistes, s'adonne depuis un demi-siècle aux vertigineux plaisirs de l'exploration sonore. Ce compagnon de dérive d'Alain Bashung (il fut de l'aventure de *Chatterton*) est l'auteur d'une œuvre exigeante et rétive à toute classification, dont il donnera également un vibrant aperçu dans un set où il sera épaulé par son groupe.

R. R.

Vendredi 24 juin - 20h

Amphithéâtre

Artaud, basse
Fabrice Moreau, batterie
Thomas Savy, clarinette basse
Raphaël Dufay, cor
Sabine Tevenard, flûte
Frédéric Couderc, saxophone alto

entracte

Marcel Kanche, chant, guitare
Chloé Mons, Isabelle Lemaître, Céline Barri, chœur
Mino Malan, batterie, xylophone
Jean-François Assy, violoncelle

entracte

Arman Méliès, guitare, chant, sampler
Alexandra Simon, claviers
Cédric Benyoucef, guitare
Loïc, basse
Charlie Boyer, batteur

entracte

François Breut, chant
Luc Rambaud, clavier
Boris Gronenberger, guitare
Franck Baya, batterie

Durée totale du concert (entractes compris) : 4h

Les quatre personnalités ici réunies pourraient illustrer la fameuse phrase de Godard selon laquelle « *les marges, c'est ce qui fait tenir la page* ». Elles occupent des positions a priori périphériques, à distance de la norme et de la mode ; mais sans elles, la vitalité musicale de ce pays serait assurément moindre. Trop insaisissable pour que les feux de l'actualité se braquent sur lui, Marcel Kanche envoie régulièrement de ses nouvelles depuis son Loir-et-Cher natal. En quinze ans et une demi-douzaine d'albums, ce vieil ami d'Alain Bashung a imposé sa marque : celle d'un artisan minutieux qui a su retravailler en profondeur la matière sonore et poétique de la chanson française. Proche par l'esprit d'un Robert Wyatt, Kanche est de ces expérimentateurs généreux qui savent concilier leur goût du risque et leur penchant pour la mélodie, leur amour du désordre et leur grand souci de la forme.

Vincent Artaud, contrebassiste d'élite régulièrement recruté par les jazzmen français, est de ces électrons libres qui, avec beaucoup d'audace et de discernement, semblent militer pour la résurgence de ce qu'on appela jadis les « *goûts réunis* ».

Orchestrations hybrides, improvisations fulgurantes, saupoudrages électroniques : son premier album éponyme, sorti fin 2004, abrite une musique de chambre très ouverte, où de grands noms de la musique du XX^e siècle (des impressionnistes français à Radiohead, des minimalistes américains à Gil Evans) passent comme autant d'ombres fugitives.

Illustratrice de métier, François Breut dit « *ne pas savoir faire de la musique* ». Repérée dans l'ombre de Dominique A (la voix féminine de *Twenty-two bar*, c'était elle), elle s'est pourtant sentie pousser des ailes de chanteuse. Dans ses trois albums, sa voix mate et franche plane sur des orchestrations subtilement changeantes, brossées par la crème des créateurs d'ambiance – comme Dominique A, les Américains de Calexico, Jérôme Minière ou l'ex-Kat Onoma Philippe Poirier.

Arman Méliès, enfin, a signé récemment un premier album remarqué par la critique (*Néons blancs et asphaltine*), dont les bricolages minutieux renvoient à la fois au folk américain dépouillé et aux montages savants d'Ennio Morricone. Sans fracas, ce rêveur solitaire et mélancolique est entré dans le cercle restreint des chanteurs qui, comme Bashung, savent restituer à nos imaginations ce qui fait la matière même de leurs songes.

R. R.

Samedi 25 juin - 20h

Samedi 25 juin - 20h

Salle des concerts

Mark Eitzel, guitare

entracte

Cat Power

entracte

The Pretty Things

Jon Povey, clavier, percussion, harpe, chant

Dick Taylor, guitariste

Phil May, chant, percussion

Skip Allan, batterie, percussion

Wally Waller, basse, chant

Franck Holland, guitare, chant

&

Arthur Brown, chant

Durée totale du concert (entractes compris) : 4h30

À la fin des années 50, Alain Bashung, pour échapper à l'ennui mortel de la campagne alsacienne, regarde en rêvant vers l'Ouest. L'Ouest, c'est l'Amérique bien sûr, où il puise ses premières grandes émotions musicales – Elvis, Buddy Holly, Gene Vincent... Mais c'est aussi l'Angleterre, où il découvre un peu plus tard que de jeunes gandins se sont mis en tête de se réapproprier le blues et le rhythm'n'blues américains. C'est ainsi qu'il entend les Pretty Things, dont la réputation de durs à cuire et de fous furieux a vite franchi la Manche. Originaire de la même banlieue londonienne que les Rolling Stones, ce groupe ne se contentera pas de porter la musique de son époque à son plus haut niveau d'incandescence : il saura la faire muter, en l'ouvrant aux sonorités psychédéliques ou aux folles inventions du rock progressif. Son aptitude à se régénérer ne pouvait que plaire à ce grand transformiste qu'est Bashung. Quarante ans après leurs premières frasques, les Pretty Things, plusieurs fois morts et ressuscités, sont donc logiquement ses invités. Associés au chanteur foutraque Arthur Brown, légende ô combien vivante du Swinging London, ils n'ont toujours pas renoncé à faire parler la poudre.

Ces dernières années, Bashung a continué de regarder vers l'Ouest ; et c'est ainsi que les chants libres des Américains Mark Eitzel et Cat Power lui sont parvenus. De tous les chanteurs issus du rock indépendant, Eitzel est l'un des plus émouvants. Au sein de son groupe American Music Club – récemment ranimé après dix ans de sommeil – et dans ses nombreux disques solo, ce *songwriter* aux mains d'or a imposé une écriture à la fois racée et viscérale, magnifiée par une voix au lyrisme décharné qui marie l'intimisme du folk et la sensualité de la soul.

Malgré son jeune âge, Chan Marshall, alias Cat Power, ferait quant à elle presque figure de vétéran – la plupart des jeunes chanteuses américaines actuelles lui doivent beaucoup. Apparu il y a dix ans à la marge du mouvement minimaliste « lo-fi », son brin de voix fragile s'est mué au fil du temps en chant de plus en plus sûr et clair. L'écouter, c'est comprendre très vite que la musique populaire américaine est une vieille histoire qui ne fait jamais que recommencer : une histoire belle comme l'antique et fraîche comme l'aube.

R. R.

Dimanche 26 juin - 15h

Amphithéâtre

Le Cimetière des voitures

1983, 90 minutes, France

Film de **Fernando Arrabal**

Avec **Juliet Berto, Fanny Bastine, Roland Amstutz,**

Alain Bashung, Micha Bayard

Ma sœur chinoise

1994, 95 minutes, France

Film d'**Alain Mazars**

Avec **Ru Ping, Jean-François Balmer, Laure de Clermont-**

Tonnerre, Alain Bashung

Durée totale du spectacle : 3h20

« Je vais souvent tourner au cinéma pour ne plus être le patron, déclarait Alain Bashung en 2002. Ça m'arrange d'être manipulé, de ne pas avoir à décider de mon apparence, de ce que je vais dire, de l'histoire dans laquelle je vais évoluer. Et ça me défatigue d'être au service des fantasmes de quelqu'un d'autre. » Pour cet homme qui, dans ses disques, n'aime rien tant que de pétrir et repétrir sa propre pâte, le cinéma est en quelque sorte un moyen plus relaxant de se faire malaxer : la matière y est forcément moins intime et chargée que dans ses chansons. Mais le travail d'acteur, qu'il aborde « avec l'attitude du mec qui ne sait pas, qui n'est pas sûr de son background », lui permet néanmoins d'accomplir des métamorphoses qui nourrissent son imaginaire. Dans une filmographie qu'il a tracée en pointillés et en privilégiant les coups de cœur, *Le Cimetière des voitures* et *Ma sœur chinoise* forment deux jalons de choix. Le premier, signé par le fantasque Fernando Arrabal, le glisse dans la peau d'un rocker christique et traqué par la police qui, dans un décor d'apocalypse, fédère autour de lui une horde sauvage de punks. Le second l'entraîne dans les méandres d'une histoire qui, en plongeant à la fois dans l'atmosphère troublée de la Chine post-Mao et dans les eaux profondes de la mémoire, n'est pas sans évoquer l'onirisme noir des albums *Fantaisie militaire* et *L'Imprudence*. Dans les deux cas, Bashung, cet infatigable chasseur de rêves, aura trouvé de quoi poursuivre son atypique voyage en solitaire.

R. R.

Mardi 28 juin - 20h
Amphithéâtre

M. Ward, guitare solo

entracte

Arto Lindsay, guitare solo

Durée totale du concert (entracte compris) : 3h30

La guitare n'a pas davantage de secrets pour le *songwriter* américain M. Ward. Au fil d'albums taillés dans le bois le plus précieux, cet artisan discret, à la virtuosité délicate et à l'écriture déliée, s'est fait l'ardent défenseur d'une chanson populaire à la fois humble dans son expression et exigeante dans ses termes. Ce faisant, il aura largement participé à l'émergence de cette scène néo-folk dont Devendra Banhart est aujourd'hui la star incontestée. Mais M. Ward, lui, n'est pas homme à vivre en pleine lumière. D'une voix douce, portée aux confins du murmure, il préfère musarder en marge de l'actualité et explorer les recoins secrets de la mémoire et de l'histoire musicales de son pays. Ses chansons et ses instrumentaux dessinent une carte du Tendre très personnelle, où le patrimoine sonore américain (country, folk, blues, pop) occupe une place centrale, quoique non exclusive ; car on croise aussi les ombres de Bach, des Beatles, de David Bowie ou encore de Nino Rota dans l'univers de ce rêveur sans frontières. M. Ward dit avoir cultivé sa curiosité en écoutant les petites radios FM qui, avant d'être peu à peu rachetées et formatées selon les lois du marché musical, pullulaient encore il y a quelques années aux USA. C'est à elles qu'il rend hommage, non sans nostalgie, dans son dernier album, *Transistor Radio* : une démarche qui, pour le coup, s'apparente moins à un repli chagriné sur le passé qu'à un acte de résistance contre le formatage et la mise en conserve de la musique populaire actuelle.

Arto Lindsay

À la fin des années 70, Arto Lindsay commet ses premières exactions guitaristiques au sein du groupe d'agités DNA, dans l'atmosphère électrique de la « no-wave » new-yorkaise – cette éruption de violence brute à côté de laquelle le punk anglais ressemble à une aimable poussée d'acné. Lindsay aurait pu devenir un enragé professionnel. Mais sous l'aspect nihiliste et compulsif de DNA, ce musicien sans bagage technique aura laissé paraître de constructives obsessions. Quelle structure souterraine

se cache sous le plus profond des désordres ? Quelle langue articulée saura dire l'amour du chaos ? À quel type de savoir un jeu de guitare aussi primitif peut-il mener ? Parce qu'elles lui ont interdit le repos et la routine, ces questions ont entraîné Lindsay sur d'innombrables terrains de jeux – de son incursion oblique dans le champ de la pop (avec les Ambitious Lovers) jusqu'à ses pertinents coups de force en compagnie des meilleurs artificiers de Manhattan (John Zorn, Christian Marclay...). Plus accessibles et plus féconds encore, ses disques récents, à forte coloration brésilienne, ont jeté un éclairage nouveau sur son œuvre. Ils résument la démarche d'un homme qui, plongeant dans les rouages de son horlogerie musicale, s'intéresse autant à ce qui l'organise (canevas harmoniques, assises rythmiques, lignes mélodiques) qu'à ce qui la dérègle (parasitages, mélanges des genres, artifices de production). On comprendra dès lors aisément pourquoi Alain Bashung l'a invité sur le chantier sonore de *L'Imprudence* et dans les jardins secrets de son Domaine Privé.

R. R.

Mercredi 29 juin - 20h

Amphithéâtre

Chloé Mons, chant**Yan Péchin**, guitare

entracte

Githead**Colin Newman**, chant, guitare**Malka Spiegel**, basse**Robin Rimbaud**, guitare**Max Franken**, batteur

entracte

Le Cimetière des voitures

1983, 90 minutes, France

Film de **Fernando Arrabal**Avec **Juliet Berto**, **Fanny Bastine**, **Roland Amstutz**,**Alain Bashung**, **Micha Bayard****Durée totale du spectacle (entractes compris) : 4h20**

Attiré depuis toujours par le rock le plus avancé et le plus déviant, Alain Bashung, au début des années 80, aura prêté une oreille attentive aux formations anglaises qui composaient alors la scène post-punk. « *Je me sentais familier avec ça car c'était à la fois heurté, ambigu et très créatif, tout en étant européen – c'est-à-dire sans la rondeur américaine.* » Il tombe ainsi en arrêt devant les chansons abrasives du groupe Wire, pionnier intransigeant d'un courant qui influencera durablement la new wave, la musique industrielle ou l'electronica. Frappé par cette esthétique à la fois froide et explosive, Bashung conviera le chanteur et guitariste du groupe, Colin Newman, sur l'un de ses albums les plus radicaux, *Novice* (1989). Comme le Français, Newman – auteur de six albums solo, producteur, arrangeur et fondateur du label Swim – est un musicien qui n'aura jamais cessé de chercher ni d'avancer. Il présente ici son nouveau groupe, Githead, créé avec sa femme Malka Spiegel (basse, voix) – elle officia au sein de Minimal Compact, autre figure essentielle du rock des années 80 –, l'explorateur sonore Robin Rimbaud (guitare), connu par les amateurs d'expérimentations électroniques sous l'alias Scanner, et Max Franken (batterie), ex-Minimal Compact lui aussi. Swing mécanique, textures sonores incandescentes, voix mêlant le feu et la glace : la musique dense et mordante de Githead prolonge en beauté le chemin ouvert il y a plus de vingt ans par Wire. Cette soirée sera complétée par un set guitare-voix de Chloé Mons – épouse de Bashung, avec lequel elle signa en 2002 une version sensuelle et lumineuse du biblique *Cantique des Cantiques* – et par la projection du film de Fernando Arrabal, *Le Cimetière des voitures*, fable post-apocalyptique dans laquelle Bashung tient le rôle d'un rocker christique menant une horde sauvage de punks. Autant dire qu'elle sera placée sous le double signe de la grâce et de l'intensité.

Jeudi 30 juin - 20h

Salle des concerts

Alain Bashung et ses invités**Bonnie Prince Billy & Matt Sweeney****Bonnie Prince Billy**, guitare et voix**Matt Sweeney**, guitare et voix**Azita Youssefi**, claviers**Alexander Neilson**, batterie

entracte

Alain Bashung**Yan Péchin**, guitare**Jean-François Assy**, violoncelle**Arnaud Dieterlen**, batterie**Brad Scott**, basse**Invités :****Arto Lindsay**, guitare**Sonny Landreth**, guitare**Titi Robin**, guitare**Rodolphe Burger**, guitare**Durée totale du concert (entracte compris) : 3h50**

Depuis *Chatterton*, les albums d'Alain Bashung sont de véritables œuvres d'alchimiste, où tout est affaire de transformation, de transmutation de la matière musicale. Les quatre guitaristes dont il a choisi de s'entourer pour cette soirée-événement sont eux-mêmes de formidables apprentis sorciers. Avant même d'être des instrumentistes d'exception, tous sont des musiciens chercheurs, des créateurs de formes, des inventeurs de langage et des esprits subtilement syncrétiques. De ses expériences bruitistes avec le groupe no-wave DNA jusqu'aux hybridations raffinées de ses récents albums brésiliens, le New-Yorkais Arto Lindsay, qui a activement participé au chantier poétique de *L'Imprudence*, est un cas rare de musicien à la fois primitif (par son jeu) et savant (par ses idées). Proche de Bashung depuis *Osez Joséphine*, l'Américain Sonny Landreth, pur produit du bayou louisianais, possède une palette sonore d'une telle richesse qu'elle fait de lui un musicien authentiquement universel. Au sein de Kat Onoma comme dans son cheminement solo, Rodolphe Burger, devenu l'un des partenaires privilégiés de Bashung (sur *Fantaisie militaire* et *L'Imprudence*, mais aussi pour la relecture lumineuse du *Cantique des Cantiques*), est ce musicien à la fois instinctif et cérébral qui, dans ses moindres détails comme dans sa totalité, ne cesse de mettre son art en question. Quant à l'exemplaire et singulier Titi Robin, il cultive librement depuis vingt ans un vaste jardin où se croisent harmonieusement influences gitanes, balkaniques ou orientales, loin des parfums frelatés qu'exhalent trop souvent les produits manufacturés de la world music. Entre Bashung et ces quatre agitateurs, il sera donc plus que jamais question de mélanges de fluides, d'énergies et de neurones. S'il se produit en préambule à cette rencontre au sommet, Will Oldham, alias Bonnie Prince Billy, ne jouera pas pour autant les simples pièces rapportées. Les pieds solidement ancrés dans la tradition (voir la country brute et dépouillée de son groupe Palace Brothers, qui l'a révélé au début des années 90) mais la tête dans les étoiles, ce *songwriter* aux mains d'or multiplie les projets et varie sans cesse les angles d'attaque, comme pour redéfinir en permanence ce qui fait la riche spécificité du creuset musical américain. Autant dire qu'il trouve naturellement sa place dans ce programme axé sur le brassage des styles et des idées.

R. R.

FESTIVAL JAZZ À LA VILLETTE

MARDI 30 AOÛT

18h *Alice Coltrane*, documentaire

20h **Alice Coltrane Quartet** feat.

Ravi Coltrane, Charlie Haden & Jack DeJohnette

MERCREDI 31 AOÛT

18h Rencontre avec Alice et Ravi Coltrane

20h **Eric Watson Quartet** feat. Christof Lauer

-**The Saxophone Summit** feat. Michael Brecker,

Joe Lovano & Dave Liebman

JEUDI 1^{ER} SEPTEMBRE

18h *Les rythmiques de John Coltrane*, rencontre

20h **Anthony Braxton Trio**

22h Jeff Sharel & Julien Lourau invitent...

VENDREDI 2 SEPTEMBRE

18h *L'harmonie chez John Coltrane*, rencontre

20h **Charles Gayle**, Reggie Workman,

Andrew Cyrille Trio - Archie Shepp Quartet

20h *Un animal de dos lenguas* avec Médéric Collignon,

Philippe Gleizes, Sandra Rumolino et Philippe Fretun

22h **Laurent de Wilde Acoustic Trio**

22h Jeff Sharel & Julien Lourau invitent...

SAMEDI 3 SEPTEMBRE

18h *John Coltrane*, documentaire

20h **Magma**

20h *Un animal de dos lenguas*

22h **Marc Ribot**, Jamaaladeen Tacuma &

Calvin Weston «The Young Philadelphians»

22h eRikm Solo

DIMANCHE 4 SEPTEMBRE

16h **John Greaves**, Sophia Domancich &

Vincent Courtois Trio

17h Carte Blanche à **Marc Ducret**

18h **Mina Agossi**

- **Le Sacre du Tympan** invite Feist

LUNDI 5 SEPTEMBRE

20h *Un animal de dos lenguas*

20h30 Carte Blanche à **Marc Ducret**

MARDI 6 SEPTEMBRE

18h Rencontre avec **McCoy Tyner**

20h **Rashied Ali & Sonny Fortune Duo**

20h *Un animal de dos lenguas*

20h30 Carte Blanche à **Marc Ducret**

22h **Ambitronix** feat. Benoît Delbecq, Steve Argüelles

& Req

MERCREDI 7 SEPTEMBRE

20h **Le monde de Kota** - **McCoy Tyner Piano Solo**

20h *Un animal de dos lenguas*

22h **Vijay Iyer & Mike Ladd**

JEUDI 8 SEPTEMBRE

20h **Slam session** avec Dgiz (master-classe)

Louis Sclavis «Big Napoli»

22h **Vijay Iyer & Mike Ladd**

VENDREDI 9 SEPTEMBRE

18h Rencontre avec **Pharoah Sanders**

20h **David Murray & The Gwo Ka Masters** feat.

Pharoah Sanders «Creole Project»

20h *Un animal de dos lenguas*

22h **DJ Shalom** feat. Sébastien Martel, Vincent Segal

& Cyril Atef

SAMEDI 10 SEPTEMBRE

11h30 Ciné-brunch, *Coltrane et l'Afrique*

20h **Aka Moon** - **Magic Malik Orchestra**

20h *Un animal de dos lenguas*

22h **Gonzales "Solo Piano"** - **Laurent Garnier** feat.

Bugge Wesseltoft

EXPOSITION *JOHN LENNON, UNFINISHED MUSIC*

du jeudi 20 octobre au dimanche 25 juin

DOMAINE PRIVÉ JOHN LENNON

du mercredi 26 octobre au mardi 1^{er} novembre

Concerts - Sonic Youth, Bill Frisell - concerts filmés, documentaires, films et courts métrages